LA RÉGION

A LILLE

Les aides-machinistes du Théâtre
FONT UNE GRÈVE
de trois quarts d'heure

Le retard de deux heures de peine prolonge l'incident

Voici, sur l'incident dont nous avons parlé hier, les renseignements que nous avons recueillis au cours de notre enquête :

Dimanche soir, à la Salle de Spectacle, un public nombreux assistait à la représentation du *Courrier de Lyon*, de *Samson et Dalila* et du *Sursis*. Le programme, on le voit, était fort chargé et, devant la longueur inaccoutumée des entractes, chacun se demandait à quelle heure finirait le spectacle. Le rideau se leva fort tardivement, au dernier acte du drame, et les spectateurs avaient déjà manifesté leur impatience de façon bruyante.

Le « mêlo » terminé, l'entr'acte se prolongeait outre mesure et la salle devenait bruyeuse : le mot de grève des machinistes volait de bouche en bouche et on se demandait quel Palaud avait suscité ce mouvement. Dans les coulisses, une consigne sévère fermait toutes les bouches et il nous fut impossible d'obtenir confirmation de ce bruit. Enfin, après une heure de tumulte, le régisseur parut en scène et annonça que le long retard était dû à ce que les gros instruments de musique n'étaient pas encore rapportés du Kursaal où ils avaient servi à la représentation en matinée.

Qu'y avait-il d'exact dans cette annonce accueillie bruyamment et dans le bruit circulant dans le public ?

Il y a bien eu grève

Nous avons pu rencontrer, lundi, une personne bien placée pour nous renseigner et nous pouvons reproduire la genèse de cet incident.

En présentant samedi matin, leurs souhaits de Nouvel An, à leur chef M. Piat, dix aides-machinistes avaient demandé une augmentation de cinquante centimes, qui porterait à deux francs leur salaire journalier. M. Piat ne pouvant, de son propre chef, leur donner satisfaction promit d'en conférer avec M. Bourdette.

Le lendemain, les aides-machinistes accomplirent, à la Salle de Spectacle, leur besogne de coulisses, en attendant le retour de leur chef, retenu au Kursaal. Ne le voyant pas revenir, ils décidèrent tous, à la fin du *Courrier de Lyon*, de faire la grève des bras croisés. Le régisseur vint les trouver et leur affirma que l'augmentation leur était accordée : peine perdue, ils n'en voulaient entendre que leur chef, et ils maintinrent leur chômage momentané. Enfin, M. Piat arrive, et mit les choses au clair : « Vous avez obtenu satisfaction, travaillez donc en toute sécurité ! » Et la besogne fut reprise sans murmure par les dix aides, dont plus d'un, par amour des coulisses, endosse depuis de nombreuses années les bleus de machinistes pour pouvoir vivre dans l'atmosphère du théâtre. On le voit, il y a bien eu grève, mais plutôt par suite d'un malentendu que pour présenter des revendications.

Mais les instruments étaient aussi en retard

L'incident des aides-machinistes était déjà réglé et le spectacle se poursuivait sans accroc, quand on vint annoncer que les deux hommes de peine chargés de transporter du Kursaal au Théâtre les gros instruments de musique, n'étaient pas encore revenus.

Ordre fut donc donné de ralentir le jeu de scène et de prolonger la durée des entr'actes : les instruments n'arrivaient toujours pas.

Musiciens et chef d'orchestre se morfondaient au foyer, se déridant à peine au spectacle que leur fournit un conseiller municipal. Malgré les règlements, celui-ci était entré au foyer réservé des musiciens, très cavalièrement, pour avoir des explications. Il s'en suivit un colloque des plus animés à la suite duquel le conseiller municipal se retira aussi peu avancé qu'à son arrivée.

Pendant ce temps, les instruments étaient enfin arrivés, très cahotés sur la charrette à bras tirée tant bien que mal par les deux manœuvres qui avaient fait en route plusieurs stations.

Les musiciens, craignant d'être pris à partie par le public pour le retard dont ils n'étaient pas la cause, exigèrent que le régisseur fît au public l'annonce dont nous avons parlé.

Et voilà à quoi se résume cette affaire qui prolongea jusqu'à une heure et demie du matin, la représentation de dimanche.

Le temps qu'il fera en Janvier

Les belles journées bien ensoleillées que M. Alfred Jouon, directeur de « l'Almanach Agricole », nous avait annoncées pour l'arrière de la nouvelle année ,vont, nous dit-il, se continuer, calmes et sèches, avec une température relativement douce jusqu'au 4 janvier.

A cette date ,qui sera marquée par une tempête avec vent du sud-ouest, le refroidissement se fera sentir et s'accentuera progressivement; mais le ciel restera beau jusqu'au 13, nouvelle échéance de tempête.

La seconde quinzaine de janvier sera très froide, mais encore belle jusqu'au 24. Ce jour-là, il y aura, toujours d'après notre météorologiste, un bouleversement complet dans l'atmosphère causé par une tempête tourbillonnante excessive qui tournira des bourrasques ou rafales de pluie glacée et de neiges.

Celles-ci persisteront quatre ou cinq jours avec des sautes de vents très brusques contrastant désagréablement avec le calme presque absolu du temps durant les trois premières semaines de janvier.

A ROUBAIX

Scène de banditisme
DANS UN ESTAMINET

Dimanche, vers six heures du soir, Mme Achille Dhooge, née Flore Calel, 28 ans, cabaretière, rue Bernard, 17, se trouvait seule dans son établissement lorsque se présenta un jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu d'un complet gris, coiffé d'une casquette et semblant, ou faisant semblant d'être en complet état d'ivresse.

Prenant un verre, jeté sur le comptoir une pièce de un franc, sonier sur la cabaretière et lui porter un formidable coup de poing en pleine figure ,fut pour le misérable l'affaire d'une seconde. Il était entré dans la maison avec la ferme intention de faire main-basse sur l'argent.

La présence et surtout la résistance de la cabaretière la mit dans une telle rage qu'il empoigna Mme Dhooge par les cheveux, la traîna au milieu de son établissement, et tenta de l'assommer à coups de chaise. Il prit ensuite la fuite.

Mme Dhooge ne porte pas de blessures apparentes, mais elle a éprouvé une telle frayeur que sa raison est en danger. Depuis son agression, la pauvre femme, qui vient de perdre une fillette de quatre ans, ne cesse de crier au secours, voyant des voleurs partout et refusant même les soins de son docteur.

Lundi après-midi, son mari étant absent, elle gagna la rue en criant : Au secours, au voleur, à l'assassin.

La police recherche activement l'auteur de cet acte de banditisme.

A WASQUEHAL

La noyée est identifiée
C'est une Roubaisienne qu'un chagrin avait rendu folle

Le cadavre de la femme retirée du canal dimanche matin, par l'écluser du « Pont des Voyous », vient d'être reconnu à la morgue par des membres de la famille.

C'est celui de Virginie Mourmant, âgée de 49 ans, disparue le 7 décembre dernier de son domicile,rue Victor-Hugo,73, à Roubaix.

Cette malheureuse, qui demeurait avec deux de ses enfants âgés de 18 et 15 ans, avait été abandonnée par son mari, Jules Courouble, contremaître de tissage, et de ce fait, était devenue folle.

Sujette à de violents accès de neurasthénie, elle n'avait plus qu'une idée fixe : en finir avec la vie. A la date indiquée plus haut, trompant la surveillance dont elle était l'objet de la part de ses enfants, elle se sauva à travers champs. On ne devait plus la retrouver que noyée.

En flagrant délit
Un dangereux cambrioleur tentait de dévaliser le bureau de poste : les inspecteurs de la Brigade Mobile le saisirent à la sortie du soupirail

Dans la nuit de dimanche à lundi, les inspecteurs de la brigade mobile Rougeron, Demeester et Cavroy recherchaient des voleurs de fils téléphoniques en cuivre, dans les environs de Wasquehal. Vers une heure du matin, ils passaient devant le bureau de poste, quand un des policiers buta sur un objet métallique. Il l'examina et reconnut une grille de soupirail, les trois inspecteurs eurent une inspiration : ils s'en furent près du bureau de poste et ils s'aperçurent que la cave était ouverte. Devant cette constatation, prêts de sauter, ils se mirent en embuscade et, peu de temps après, du soupirail émergeait la tête d'un individu jetant à droite et à gauche des regards inquiets. Ils le laissèrent regagner l'air libre et ils se mirent à sa poursuite ; ils le rattraprent rapidement et furent fort surpris quand ils virent que leur prisonnier était Alphonse Tourneminne, 32 ans, chauffeur, sans domicile fixe. Cet individu, repris de justice dangereux, sortait depuis quelques jours de la maison d'arrêt de Lons, pour vol d'une bicyclette qui avait été placée comme appât dans un magasin de la rue Nationale; Tourneminne, qui a le casier judiciaire orné de neuf condamnations diverses pour vols, avait vainement essayé ses talents sur la bécane d'un inspecteur de la B. M.

Conduit dans les bureaux de la brigade, il fut interrogé par M. Martin, commissaire, à qui il avoua que, se trouvant sans ressources, il avait décidé de cambrioler un bureau de poste, jugeant que son expédition serait fructueuse en raison du jour de l'An et il avait jeté son dévolu sur celui de Wasquehal. Comme il se trouvait dans l'esculer, prêt à fracturer les portes du bureau, il entendit du bruit, — le bruit fait par les trois policiers — il crut que quelqu'un bougeait dans la maison et il prit la fuite.

Il était d'ailleurs bien armé pour cette équipée : pince-monseigneur, diamant de vitrier, paquet de savon noir pour empêcher la chute des carreaux brisés.

Il sera déféré aujourd'hui au parquet pour tentative de vol qualifié.

A MARQUION

Terrible accident d'automobile
UNE PERSONNE TUÉE

Un terrible accident d'automobile s'est produit hier à midi, à Marquion.

Un train de voyageurs de la ligne de Cambrai-Marquion,venant de Cambrai,franchissait le passage à niveau de la route de Sauchy-Lestrée (route nationale n° 39) lorsqu'un auto suivant cette route arriva au passage à niveau qui est dépourvu de barrières.

Le train prit en écharpe l'auto, qui fut partagée en deux parties, dont l'une fut entraînée sur la voie ferrée.

Le train stoppa et immédiatement on s'occupa de porter secours aux automobilistes. L'un d'eux, M. Black, propriétaire à Bourlon et fabricant de chicorée, fut retrouvé mort ; il avait le crâne fracturé. Le chauffeur était indemne.

M. le docteur Dumont, qui a constaté le décès, a fait transporter le corps de M. Black à la gare de Marquion.

A LIÉVIN

Méfait de l'orage du 31 décembre

Au cours de l'orage dont nous fûmes gratifiés le 31 décembre, phénomène météorologique vraiment rare en cette saison, la foudre est tombée à Liévin, au hameau de Calonne, sur le demeure de M. Erwel, boulanger, route de Bully. Le fluide, pénétrant par la cheminée, défonça la poêle, un bébé assis à proximité fut couvert de suie. La foudre enleva plusieurs tas de briques d'une fenêtre et emporta les pots qui la garnissaient.

LES GRÈVES

Chez les chapelières à Lille

La grève qui avait éclaté la semaine dernière, chez M. Valcke, marchand de chapeaux, rue des Guesquières, vient de prendre fin. Les vingt-deux couseuses de chapeaux qui avaient quitté le travail réclamant le paiement à la journée, ont obtenu satisfaction.

Chez les fileurs à Roubaix

Lundi matin, cinquante-quatre ouvriers de la filature « La Textile », rue Derbo, ont cessé le travail, demandant la réintégration de deux ouvriers congédiés.

— Pour se solidariser avec les autres ouvriers en grève depuis dix jours, vingt-deux ouvriers de la filature Cavrois-Mabeu, rue Montgolfier, sont en grève depuis hier.

FINANCES

Paris, le 3 janvier 1916.

Avance de la Rente française et bonne tenue du Rio. Mais l'incertitude qui règne, quant aux événements marocains, impressionne mal le compartiment espagnol, de même que la crise ministérielle turque est peu favorable aux valeurs ottomanes.

Notre 3 % cote 88,92.

L'Extérieur espagnol abandonne 35 centimes à 97,40. Le Turc unifié est à 76,15. La Serbe cote 87,25 contre 87,20.

Les fonds russes demeurent hésitants. Le Consolidé se négocie à 95,80 ; le 5 % 1906 à 108,55.

Hausse des Sociétés de Crédit. Banque de Paris 1905 ; Comptoir National 708 ; Société Générale 704 ; Banque Franco-Américaine 496.

Baisse des chemins espagnols. Change *par tor* 7,50 %.

Hausse du Suez à 5020. Les recettes ont augmenté de 12 millions cette année. Parmi les valeurs de traction, le Métro est à 618, les Omnibus à 1490 termes.

Hausse des charbonnages russes.

Le Rio s'avance à 3010 et 3014. On parle de la constitution d'un cartel du cuivre aux Etats-Unis.

En Banque, bonne tenue des valeurs sud-africaines, Obligation 5 % Energie Industrielle 485.

Les vingt-cinquièmes d'action de la Société Franco-Néerlandaise de culture et de commerce sont demandées à 715.

Les actionnaires peuvent prétendre à recevoir dans l'avenir des dividendes au moins aussi beaux que ceux des Sociétés anglaises similaires, exploitant en Malaisie et dont les titres se traitent aujourd'hui avec des primes variant de 500 à 1700 pour cent.

Nouvz,
42, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.

DERNIÈRES DÉPÊCHES
de nos Rédacteurs et Correspondants Spéciaux
(par Télégraphe et Téléphone)

Les grâces présidentielles

Paris, 3 janvier.

A l'occasion du premier janvier, le Président de la République a, par décret rendu, sur la proposition du ministre de la guerre, accordé les grâces et réductions de peine à 561 condamnés détenus dans les établissements pénitentiaires militaires de France, d'Algérie et de Tunisie, en vertu de jugements prononcés contre eux par les conseils de guerre de l'armée de terre.

Au Quartier Latin

La reprise des Cours à la Faculté de Droit

Paris, 3 janvier.

A l'occasion de la reprise des cours de la Faculté de Droit,les étudiants étaient invités à exhiber leur carte à l'entrée des locaux.

Aucun incident,ainsi que nous l'avons dit, n'a troublé la reprise des cours.

A l'entrée des professeurs, les étudiants ont fait à leurs maîtres une chaude ovation.

A 11 heures 15, heure où les cours étaient à peu près terminés, les étudiants se sont répandus dans la Salle des Pas-Perdus ; quelques-uns d'entre eux montrèrent quelques velléités de se livrer à une manifestation, mais leurs camarades leur firent comprendre sans peine qu'il valait mieux renoncer à ce genre de manifestation, en raison des inconvénients qu'il entraînerait pour le plus grand nombre d'entre eux.

M. Fallières ira faire un voyage en Suisse

Berne, 3 janvier.

On annonce que le Président de la République fera un voyage en Suisse.

La date de ce voyage n'est pas encore connue, mais on a tout lieu de croire au palais fédéral qu'elle concordera avec la visite que M. Fallières fera en Savoie et au pays de Gex, à l'occasion du cinquantenaire de l'annexion de ces pays à la France.

MM. Henri Brisson et Ruau
A MARSEILLE

Marseille, 3 janvier.

M. Henri Brisson est arrivé ce soir, à Marseille. Il a été reçu à la gare par des amis politiques.

Il va rendre visite à ses électeurs.

M. Ruau est également arrivé à Marseille. Il passera ses vacances en famille.

A la Bibliothèque Nationale

Une correspondance inédite d'Alfred de Musset

Paris, 3 janvier.

C'est ce matin que devaient être communiquées à M. Jules Troubet, ancien biblio thécaire à la Bibliothèque Nationale, les lettres autographes d'Alfred de Musset, provenant d'un don anonyme fait le 19 mars 1890.

La communication a été faite à 9 h. ½ par M. Aumont, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque Nationale.

Les lettres étaient enfermées dans un vieux coffret de l'époque, scellé avec soin. Elles sont au nombre de 70 et sont adressées à une demoiselle dont le nom a été effacé. Elles ont été écrites de 1837 à 1848.

M. Troubat n'a pas voulu révéler le nom de l'amie du poète, mais il a déclaré que ces lettres ne présentaient pas un caractère extrêmement passionné. Elles correspondent à la période de la vie de Musset qui fut la plus féconde et la moins orageuse. Elles ont même un caractère d'épanouement et de tranquillité après la vie agitée menée par Musset pendant sa liaison avec George Sand.

On y rencontre des poésies, mais la plupart sont connues du public.

Le Pape appelé en justice

Rome, 3 janvier.

Le tribunal de Lanciano vient de rendre son jugement dans le procès intenté à Pie X par les cousins de M. Adami qui laissa au pape un héritage s'élevant à plusieurs millions.

Les cousins de M. Adami prétendaient que ce dernier fut contraint, par des moyens doloeifs, de disposer de ses biens.

Dans son jugement le tribunal reconnaît en principe le bien-fondé de cette accusation et invite le pape à comparaître devant les juges pour se justifier.

La navigation aérienne

A propos du Zodiac III. — Déclarations de M. Henry de la Vaulx

Paris, 3 janvier.

Une dépêche transmise ce matin en province, par une agence Parisienne, annonçait que M. Henry de la Vaulx avait décidé de faire don, au gouvernement Français, de son dirigeable « Zodiac III ». On ajoutait que le ballon allait être expédié à Oran et mis à la disposition du général Lyautey pour une série de reconnaissances dans le Sud-Oranais.

M. de la Vaulx immédiatement interrogé par un rédacteur de l'agence Fournier, a fait les déclarations suivantes, d'où il ressort que la nouvelle est au moins prématurée :

« Ni officiellement, ni officieusement, a-t-il dit, je ne suis entré en relations avec le gouvernement Français pour négocier l'attribution de mon dirigeable « Zodiac ».

— Cependant on précise que la « Zodiac » est destiné au général Lyautey ?

— Ce qui est exact c'est, qu'au cours d'une conversation que j'ai eue avec une personnalité que je ne puis nommer, celle-ci m'a déclaré que le général Lyautey avait peut-être l'intention de demander au gouvernement d'acquérir mon dirigeable, en vue d'effectuer des reconnaissances dans le Sud-Oranais.

En admettant, pour un instant, la réalité de ce projet, ce ne serait pas la « Zodiac III » qui partirait en Algérie; ce dirigeable m'a plutôt servi de démonstration; sa mise au point est bien assurée, mais le modèle nouveau, que nous construirons le cas échéant, bénéficierait des modifications et améliorations très intéressantes dans les organes moteurs et de dirigeabilité suggérés par l'expérience.

— Dans quelles conditions traiteriez-vous avec le gouvernement ?

— N'étant pas seul en cause je ne puis, dès maintenant, vous faire part de telle ou telle décision; de plus, je n'ai pas encore envisagé cette éventualité.

J'ajoute, toutefois, que mes amis, c'est-à-dire les industriels constructeurs, et moi, n'hésiterions pas dans les circonstances actuelles à céder, avant toute autre considération, dans la mesure de nos moyens, à un sentiment patriotique fort naturel. »

Les monoplans Blériot et l'Angleterre

Londres, 3 janvier.

Les journaux parisiens ont annoncé que le gouvernement anglais avait acheté un certain nombre de monoplans « Blériot ».

Ce bruit est officiellement démenti.

Un journal anglais déclare que le gouvernement s'a fait et n'est sur le point de faire, aucun achat d'aéroplanes.

L'aviation à Pau

Pau, 3 janvier.

M. Tissandier,ayant à son bord Mac Kinsky a effectué un vol de 20 minutes avec un biplan, puis le comte de Vogüé a effectué sur monoplane, un tour de piste.

L'aéronaute Zens a commencé son apprentissage d'aviateur ; il monta1 un monoplan.

Confraternité internationale

Paris, 3 janvier.

Lors des tremblements de terre de Messine, les P. T. T. Parisiens avaient fait parvenir leur souscription aux ministrés de Messine.

Les télégraphistes de Messine ont envoyé aux P. T. T. Parisiens, le télégramme suivant :

« Des frisles décombres qui devinrent des tombeaux, monte et chante le soulagement et l'espoir de la nouvelle année. En ce jour de paix et de sourire, nous pensons à vous, vous souhaitant la réalisation de votre idéal et la fin de vos souffrances et nous vous assurons toute la grande sympathie qui nous unit intimement et à jamais depuis la catastrophe récente.

» *Les Télégraphistes de Messine* ».

Le crime de Jully

Tonnerre, 3 janvier.

Le parquet de Tonnerre vient d'inculper une parente des dernières Verrières assassinée à Jully.

On a trouvé chez elle un portemonnaie et divers objets provenant de la ferme.

Le vol était été commis peu après le crime

La mort de Mme Gouin

Coulommiers, 3 janvier.

Un inspecteur de la sûreté, dans le ressort de rattacherait à l'affaire Gouin, s'est rendu aujourd'hui à Coulommiers. Sa première visite a été pour le juge d'instruction, M. Lhuillier, avec qui il a eu une longue conférence. Il est ensuite allé à la caserne où se trouve logé le 70e d'infanterie.

Là l'inspecteur de la sûreté s'ayant pas rencontré le colonel, en transporta au domicile particulier du commandant-major Desprès, qui avait visé les permissions dans la journée du crime.

Au Parquet, où à la place, il a été impossible de recueillir le moindre renseignement sur les visites faites et à la suite desquelles l'inspecteur a quitté Coulommiers.

Malgré le silence observé, on croit que les recherches d'aujourd'hui n'ont amené pas un résultat.

L'empoisonnement du Docteur Godart

Paris, 3 janvier.

M. Boucard, juge d'instruction, a entendu cette après-midi, un employé du Louvre, M. Bresson.

On sait que Marie Bouret avait déclaré que c'était ce M. Bresson qui l'avait mise en relations avec M. Doudieux, en vue d'un mariage.

Le témoin a vivement protesté contre cette allégation.

Le juge a ensuite entendu divers témoins dont les dépositions ont été contradictoires.

Mme Gaucher, voisine de Marie Bouret, a donné sur elle de bons renseignements.

Mme Cadoret, une autre voisine, et son frère, soldat au 6e d'infanterie à Vincent, ont donné des renseignements détestables sur l'inculpée. Tacitarne, méchante, elle avait l'habitude d'envoyer des lettres anonymes à tous ceux qui la mécontentaient.

Contre la Tuberculose

La méthode du professeur Grégorac

Rome, 3 janvier.

Toute la presse italienne enregistre et commente les déclarations faites par le professeur Grégorac « à Stefani », au sujet du remède qu'il emploie pour combattre la tuberculose.

Le professeur Grégorac proclame que grâce à ce remède, la « tuberkoline », il a guéri dans les cas de tuberculose du premier degré qui lui ont été soumis, sans aucune exception, et qu'il obtient toujours des améliorations très sensibles sur les tuberculeux du deuxième et du troisième degré.

UN JUGE MUTILÉ

Bordeaux, 3 janvier.

Un magistrat d'une sous-préfecture des environs a été victime cette nuit d'une tentative d'odieuse mutilation de la part de ses maîtresses, avec laquelle il entretenait des relations depuis douze ans.

Sur le point de se marier, le magistrat venait de faire une donation à cette maîtresse et il allait se séparer d'elle.

C'est la nuit, alors que les deux amants étaient couchés côte à côte, que la femme a commis subitement son forfait.

La blessé a été transporté à l'hôpital où son état a été jugé grave.

La coupable nie toute préméditation.

Encore une empoisonneuse

Rennes, 3 janvier.

Le juge d'instruction, sur mandat du parquet de Fougères, a procédé aujourd'hui à l'arrestation de la femme Gaisnin, soupçonnée d'avoir empoisonné son mari.

Suicide d'un avocat

Liège, 3 janvier.

Un drame s'est déroulé hier à 10 h. du soir. Un avocat parisien, M. Georges S..., âgé de 41 ans, s'est tiré une balle dans la région du cœur ; il est à toute extrémité.

Ce drame est attribué à des raisons d'ordre privé.

Le Lord-Maire à Anvers

Anvers, 3 janvier.

Le lord-maire de Londres viendra prochainement à Anvers. Des fêtes auront lieu à l'occasion de cette visite.

La bourgmestre de Vos a reçu la visite d'un délégué du County Council de Londres, qui a arrêté avec lui les dispositions à prendre pour la réception du lord-maire.

— Mon père ! Mon bien-aimé père !... Vivant ! Vous êtes vivant !

Son émotion était si communicative que je sentis les larmes me monter aux yeux !... J'adressai au dernier regard à la propriété de Neuilly, où j'avais subi quelques avanies, c'est bien certain, mais que je chérissais quand même, pour avoir été l'endroit providentiel où mon destin et celui des miens s'était si étrangement précisé !

Certes, je n'avais pas l'esprit à prévoir ce qui m'attendait, dans la nouvelle retraite que j'allais inaugurer, de l'autre côté de Paris, à Saint-Mandé — dans la maison d'aliénés de Dr William Duncan ! Ce que je comprenais parfaitement, c'est que le rideau était tombé sur le premier acte d'un drame, dont l'angoissante intrigue se laissait deviner à personne l'émouvant dénouement ! Il m'était impossible de préjuger le nombre d'actes. La vie est un autre meilleur en scène que les pauvres auteurs de nos planches subventionnées ! Et quand la Destin se met à confondre les règles du théâtre et à se jouer de nos misérables calculs, c'est pure démence de se casser la tête à inventer le dénouement de notre choix !

Arrivé à cet endroit de mon véridique récit... j'en suis réduit à répéter, à peu près textuellement, ce que j'ai écrit au chapitre VI de cette relation sincère : « Hélas ! je n'étais pas devenique en état de prévoir, maintenant que je connaissais la véritable histoire du véritable Brentano,que j'en arriverais, un jour, à considérer tout ce qui s'est passé jusqu'ici comme des enfantillages sans importance !»

X

Le testament de Nelly Burlington

— Qu'est-ce que vous faites là, si attentivement, Jonathan ?

— Un poème de Carlyle...

D'un seul coup de reins, William dit basculer sa rocking-chair... Il s'arrête des pincettes et tisonne dans le foyer, laissant brasiller le joyeux feu de bois qui échaire toute la pièce...

Le domestique venait de déposer, sur un meuble de Boulle, dans l'encoignure du salon, le service à thé, pour les visiteurs que nous attendions... William reprit, après un silence :

— Ce vous intéresse, les poètes ?

— Ce sont les seules gens qui aient une excuse à vivre ! Voulez-vous que je vous lise le poème de Carlyle, mon ami ?

— A votre gré !

Je lus, à haute voix, d'une voix chantante qui me faisait plaisir à moi-même :

What is hope ? a smiling rainbow
Children follow through the wet ;
T' is not here, still yonder, yonder !
Never urchin formid it yet.

What is life ? a thawing icebord
On a sea with sunny strore
Gay we sail—it melts beneath us !
We are sun, and soon are more.

What is men ? a foolish baby ;
Vainly strives, and fights, and frets
Demanding all, deserving nothing,
One small grave is what he gets (1).

(1) Qu'est l'Espoir ? Un arc-en-ciel souriant
Que les enfants poursuivent sous l'averse.
Il n'est pas là, plus loin, plus loin encore,
Jamais encore l'écueil gamin ne s'en est saisi.

Qu'est la vie ! Un radeau de glace qui fond
Sur une mer aux rivages ensoleillés.
Nous naviguons joyeux, il fond sous nos pieds,
Nous coulons à pic et nul ne vous voit plus.

Qu'est l'homme ? Un bambin ridicule
Qui se démène en vain, hâte et s'irrite ;
Exigeant tout et ne méritant rien,
Une étroite fosse est tout ce qu'il obtient !

(Traduction Henry-D. Davray).

— C'est un peu cela ! dit ingénument William, dont les préoccupations étaient assez loin du sujet, ou trop proches, pour prendre garde à la pureté de ma diction et à la beauté du poème.

— C'est tout à fait cela ! accentuai-je, en fermant le livre, d'un coup sec.

Je me levai de mon siège, j'arpentai le parquet feutré et vins me planter, les mains croisées derrière le dos, en face du portrait de la mère de William, une admirable peinture qui représentait une femme admirable ! Joé n'avait pas menti. C'était pour sa beauté merveilleuse qu'il avait dû épouser le modèle d'une aussi prestigieuse peinture.

William, qui croyait toujours voir mon émotion à travers la sienne, me dit d'une voix caressante :

— Vous êtes comme moi, vous ne pouvez pas détacher vos regards de son image.

Je me retournai brusquement :

— Quand vous déciderez-vous à me montrer le testament de... votre mère... le testament de Nelly Burlington ?

— Dites de Nelly tout court ! Ne faites donc pas de vaine efforts pour réprimer un amour aussi haut et aussi noble, dont nous avons à rougir ni l'un, ni l'autre ! Y tenez-vous essentiellement, à lire les dernières recommandations de ma mère ?

— J'y tiens !

— Ce n'est pas un testament, au sens exact du mot.

— Non... non ! Je devine ! Vous avez dit juste, ses dernières recommandations.

— C'est cela ! Mais nous sommes bien obligés de reconnaître qu'elles sont vaines, puisque...

Il se décida, brusquement.

— Je vais vous chercher le papier, quoique ce soit ressusciter votre peine à plaisir.

— Non, pas cela ! dit-il, en tendant un papier plié et jauni... voici la chose !

Je déplia la feuille... Il se pencha sur

Et il me laissa seul et monta à sa chambre. J'allai m'appuyer du front à la vitre de la baie. Je regardai du ciel mélancolique le parc dévasté où les seules massifs de chrysanthèmes mettaient, dans la nudité du décor, un peu de couleur et comme des regrets tardifs.

Depuis huit jours que l'étais l'hôte du médecin aliéniste, je commençais à reprendre pied dans la vie. C'est sur soupir de délivrance que j'avais poussé à quitter la retraite de Neuilly, trop remplie d'horribles souvenir. Je ne doutais point qu'une vie nouvelle s'ouvrait devant moi Parbleu ! je en savais pas exactement où cela me conduirait, mais, entouré des attentions délicates de William, je me reposais dans une confiance quiète en l'avenir

Joé, le milliardaire, venait chaque jour nous faire visite. Il s'était installé définitivement dans un hôtel des Champs-Elysées et il paraissait si absorbé par ses affaires — qui, apparemment, devaient être les miennes en même temps — qu'il ne semblait plus s'intéresser outre mesure au sort mesquin de son fils. Il était effrayant de flegme et de cynisme dans la parodie que nous jouions. Il me disait par exemple :

— Brentano, nos deux usines de Pensylvanie ont brûlé la semaine dernière. C'est une perte sèche de trois millions ! Vous conviendrai-t-il que nous les réédifions du côté de Chicago, où la main-d'œuvre est moins chère ?

J'acquiesçais à toutes ses demandes, avec une conviction parfaitement simulée et j'en arrivais à me mettre tout à fait au courant de ses affaires. Il m'avait confié, avec les papiers de Jonathan Brentano, une sorte de volumineux dossier que j'étudiais attentivement, depuis une semaine, et qui me permettait, à la rigueur, de ne point commettre d'impair, c'est-à-dire d'apprendre tout ce qui m'était nécessaire pour soutenir mon rôle, avec un plein succès.

Et lorsque je parle de son flegme et de son cynisme, je devrais parler de mon cynisme et de mon flegme à l'imiter parfaitement !...

A force d'entrer dans les vues de William, que le chérissais comme un fils, en pensant à Evelyne, ma fille, j'en arrivais à me faire illusion à moi-même et à manifester, à son égard, des sentiments et tendres qu'ils n'étaient faits que pour le laisser persévérer dans son erreur... Je pensais bien continuellement à l'échéance fatale que Joé avait lui-même fixée... « Dans quatre mois nous serons à New-York ! »

J'avais bien pris la décision formelle, une fois William et Evelyne unis devant les autels, de ne point la suivre par delà l'Océan !... La perspective ne me souriait point... et j'étais même résigné à tout... A tout, à l'aveu de toutes les monstruosités passées... pour ne pas aliéner définitivement ma liberté ! Je ne prévoyais pas quels moyens j'emploierais pour ce faire... Je ne voulais même pas y penser !... Le principal, pour l'instant, était de ne point me découvrir moi-même, sûr que j'étais de n'être découvert par personne au monde, désormais !... Eril,depuis huit jours, j'étais heureux !...

J'étais heureux, avec William Duncan, dans sa maison de santé, où vingt-cinq aliénés des deux sexes étaient si vraiment, aussi heureux que j'avais été malheureux avec Joé, dans le pavillon de Neuilly, où il n'y avait pas de fous en observation !... Je respirais, je vivais, j'étais tranquille... mais ça n'allait pas être pour bien longtemps !

William, en rentrant, me tira de ma rêverie...

— Tenez ! dit-il, en me tendant un papier plié et jauni... voici la chose !

Je déplia la feuille...

mon épaule, amicalement, filialement, et me demanda :

— Vous reconnaissez sa chère écriture ?

— Je fis oui, de la tête, et interrogeai :

— C'est par l' « Old Bank » que vous avez été mis en possession de ce document ?...

William sourit...

— Ma mère avait tout prévu... c'est dans le papier... les ruses de mon père, etc. ! Mais lui avait donné la charge et déposé le vrai testament chez votre banquier, Brentano... Silvermuth, de Boston !

— Ah ! chez Silvermuth ! fis-je, machinalement.

Car, du diable, si je connaissais Silvermuth !

Et je pris connaissance des recommandations, énigmatiques en elles-mêmes, que Nelly Burlington, avec son âme exaltée par la passion, avait consignées sur la page, dans des termes émouvants de piété...

Elle avouait, avec orgueil, la vérité à son fils, précisant le jour de mort qu'elle avait choisi, pour rejoindre Brentano dans la tombe. Elle annonçait ensuite son mari, lui montrait de Jonathan et d'en remettant à William le soin de la punition de ce dernier.

Tout cela ne m'apprenait pas grand'chose et, à part les expressions d'amour, enflammées et sublimes, à l'adresse de Jonathan Brentano, désopilées burlesques ne pouvait pas s'énoncer, je savais tout cela, par Joé !

(A suivre.)

BAPTÊME
DELESPAUL-HAVEZ
SUPERPHOSPHATE LE MEILLEUR
PARCE QU'ALITÉ ET FABRICATEUR
98, Rue Nationale, Lille